

# DES VISAGES ET DES MORTS

## Mickaël Koudero

Le froid de novembre. La neige et l'horreur.

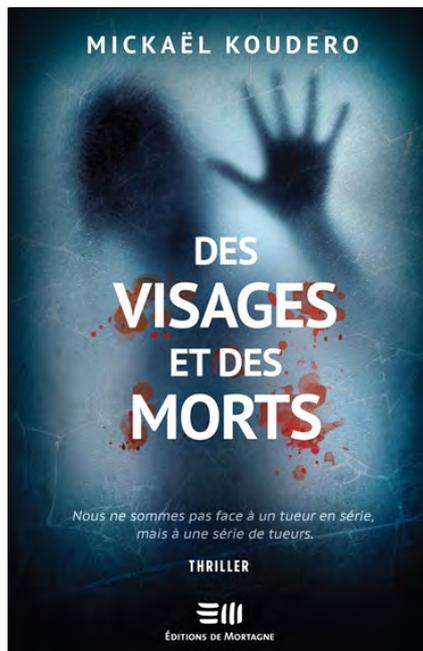
En France, à Lyon, un homme est assassiné dans une église. Son dos a été tailladé, sa langue, coupée.

À sept cents kilomètres de distance, sa fiancée est retrouvée pendue à un arbre. Un meurtre maquillé en suicide.

Très vite, le sang se répand jusqu'en Belgique. Dans un asile abandonné, on découvre le cadavre d'une femme entièrement nue, le visage arraché. Une folie sans nom.

Les meurtres s'enchaînent, et tous portent la signature d'un tueur en série libéré un an plus tôt, le Borgne. L'homme aurait-il repris du service ? Difficile à croire vu son âge avancé et son état de santé. Non, la réalité est bien plus noire.

Laura, Milan et Adami, des policiers venus de tous horizons, vont rapidement le comprendre. « Nous ne sommes pas face à un tueur en série, mais à une série de tueurs. » Et ceux-ci se sont réunis en force, décidés à marquer les mémoires de leurs crimes pour entrer dans la postérité.



Réf. 63635

Précommande n° : L99115

**12/03/2018**

18 €

Livre Broché • 552 pages • 15 x 23 cm

Culture et Société

Thriller - Polar – 335

**Meurtres  
Frison  
Horreur  
Suspense**

*Né en France en 1982, Mickaël Koudero se passionne très tôt pour le cinéma. Après des études de commerce, il suit une formation scénaristique dans une école canadienne puis, deux ans plus tard, il intègre l'ESRA à Paris (École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle). En parallèle de ses études, il réalise plusieurs clips, des courts métrages et quelques publicités. Comme scénariste, il participe à l'écriture de plusieurs épisodes de séries télévisées, diffusées sur TF1, France 2 et France 3. Aujourd'hui établi à Montréal, il sort son premier roman pour lequel il s'aligne sur Jean-Christophe Grangé par sa manière de travailler ses personnages principaux.*



Signature

Québec/France

## Un récit musclé et bien tempéré qui plonge le lecteur, en une fraction de seconde, dans une histoire hallucinée et violente, aux frontières du Mal.

Un auteur bien implanté sur les réseaux sociaux (FB, Instagram, Twitter) avec un excellent réseau en France.

Actualité J'ai Lu : fait partie du collectif d'auteurs de « Phobia » (14 auteurs, 14 nouvelles)

avec forte mise en avant pendant le Festival Quais du Polar 2018.

Les médias le disent

[...] Pulvérisant l'esotérisme violent d'un Maxime Chattam, [l'auteur] s'aligne sur Jean-Christophe Grangé par sa manière de travailler ses personnages principaux : écorchés par la vie, brillants, tourmentés, seuls. [...] Le lecteur est sur une ligne invisible entre la folie et la raison. Art/ctualité. -- C'est un scénario malin, complexe mais maîtrisé de bout en bout. Ambitieux. C'est même époustouflant pour un premier roman. Les personnages sont bien travaillés, crédibles, vivants. [...] Et pour ne rien gâcher, une nuance de tension érotique plane sur le livre. Juste une nuance. C'est contagieux ! Bande annonce sur les réseaux sociaux : [https://www.youtube.com/watch?v=dgWb\\_glUX4&t=3s](https://www.youtube.com/watch?v=dgWb_glUX4&t=3s).



MICKAËL KOUDERO

DES  
VISAGES  
ET DES  
MORTS

*Nous ne sommes pas face à un tueur en série,  
mais à une série de tueurs.*

THRILLER



ÉDITIONS DE MORTAGNE

**DES  
VISAGES  
ET DES  
MORTS**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Koudero, Mickaël

Des visages et des morts

ISBN 978-2-89662-737-0

I. Titre.

PQ2711.O92D47 2017

843'.92

C2017-941712-6

***Édition***

Les Éditions de Mortagne  
Case postale 116  
Boucherville (Québec)  
J4B 5E6

***Distribution***

Tél. : 450 641-2387  
Télec. : 450 655-6092  
editionsdemortagne.com

***Maquette de couverture***

© Kinos, [www.kinos.ca](http://www.kinos.ca)

***Tous droits réservés***

Les Éditions de Mortagne  
© Ottawa 2017

***Dépôt légal***

Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale de France  
4<sup>e</sup> trimestre 2017

ISBN : 978-2-89662-737-0  
ISBN (epdf) : 978-2-89662-738-7  
ISBN (epub) : 978-2-89662-739-4  
1 2 3 4 5 – 17 – 21 20 19 18 17

Imprimé au Canada

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

**Canada**

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

ASSOCIATION  
NATIONALE  
DES ÉDITEURS  
DE LIVRES

MICKAËL KOUDERO

DES  
**VISAGES**  
ET DES  
**MORTS**



ÉDITIONS DE MORTAGNE

*À tous les possibles.  
À ma famille et à mes ami(e)s.*

*Et puis, à toi, là-haut.*

# AMBIANCE

J'invite celles et ceux qui souhaitent draper ces mots d'une ambiance sonore à se glisser dans la bulle musicale qui m'a porté ces derniers mois d'écriture :

*Gravity* de Steven Price.

*The Silence of the Lambs* de Howard Shore.

*Angels and Demons* de Hans Zimmer.

*The Village* de James Newton Howard.

# PREMIÈRE PARTIE

*Je sens l'odeur du sang et l'ère des hommes mauvais  
arriver à grands pas.*

**Wystan Hugh Auden**

# 1

*Dimanche 21 novembre 2010*

**E**N CETTE FIN NOVEMBRE, le mercure ne décollait plus. Dans le ciel se déversait une furie silencieuse. La neige assiégeait les formes, ensevelissait les paysages, décidée à enfermer le monde dans son cercueil blanc. À la radio, les bulletins météorologiques prévoyaient de rares améliorations pour les jours à venir.

Lyon – quartier de La Guillotière.

Laura Esposito jeta un œil à sa montre : six heures trente du matin. Arrachée de ses songes trop tôt, elle pensait encore à la perspective d'une couette bien chaude accompagnée d'un café.

La capitaine de police remonta la fermeture éclair de sa veste en cuir rouge et se dirigea vers l'église Notre-Dame-Saint-Louis qui s'ornait de guirlandes de Noël. Des couleurs vives et scintillantes, contraste parfait avec le drame pour lequel on l'avait appelée.

Au pied de l'édifice, la fourmilière était déjà en ébullition. Visages fermés et précautions d'usage engagées : chacun s'affairait à sa tâche. Un ruban de sécurité délimitait la scène de crime et repoussait les premiers passants trop curieux. Laura se faufila dans la meute et grimpa les marches. Elle présenta son badge au policier en faction chargé de contrôler les allées et venues. D'un hochement de tête, il lui ouvrit le chemin.

L'église baignait dans une semi-obscurité.

La jeune femme se plaça devant le bénitier, plongea son doigt à l'intérieur et se signa. Un geste qui tenait plus à une forme de respect qu'à une véritable croyance. Les années et son expérience mettaient à mal son éducation chrétienne et sa perception de cette force supérieure, que certains appellent Dieu.

Elle remonta l'allée droite, dépassa une rangée de bancs, disposés en oblique, et rejoignit le maître-autel dominé par une croix massive.

Flashes et crépitements l'accueillirent.

Vêtue de ses combinaisons et de ses gants si caractéristiques, la police scientifique mitraillait la scène avec ses objectifs. Sous tous les angles. Rien ne pouvait lui échapper. Ce qui s'apparentait au fur et à mesure de sa progression à une tache difforme se révéla un amas de chair.

Laura sentit la nausée tordre son être.

Les mains liées, la chemise déchirée, la victime présentait deux énormes entailles qui lui traversaient le dos. Elles partaient du cou et finissaient leur course dans le bas des reins. Une mare pourpre rampait sur le marbre tel un éclat de l'horreur jouée en ces lieux. Tout autour de l'autel, des cierges achevaient de se consumer. Leurs lumières directes mettaient l'accent sur le cadavre offert aux ténèbres environnantes.

La capitaine avait la dérangeante sensation de contempler une toile signée par le peintre Caravage.

Ses pas la placèrent aux côtés de François Brunel, un médecin légiste à la cinquantaine sonnante. Taille moyenne, visage rond, il jouissait d'une solide expérience professionnelle.

– Salut, François ! Qu'est-ce qu'on a ?

– Pas grand-chose. Un homme, la trentaine. Vu la profondeur des incisions dans le dos et la profusion de sang, je penche pour une hémorragie.

– L’heure approximative de la mort ?

– Il y a huit ou dix heures. La rigidité cadavérique est déjà bien avancée. Une autopsie complète me permettra d’être plus précis.

– Tu n’as rien relevé qui puisse l’identifier ?

– Absolument rien. Aucune tache de naissance, ni cicatrice ou tatouage.

– Des blessures défensives ?

– Pas à ma connaissance. On est devant une mort rapide et violente, conclut-il.

– Qui a découvert le corps ?

Du menton, il désigna un vieil homme assis sur un banc, le visage enfoui dans ses mains.

– Le père Génovese. Vas-y en douceur, il est encore sous le choc.

– Merci.

– Je t’appelle dans la journée.

Elle acquiesça d’un mouvement mécanique et rejoignit l’homme d’Église.

– Père Génovese ?

Il releva la tête et dévoila ses yeux, bouffis par la peine.

– Ou... oui..., balbutia-t-il.

– Capitaine Esposito, police judiciaire.

Laura serra une poigne vidée de force et de conviction, puis se plaça à ses côtés.

– Mon père, je suis désolée de vous imposer cet exercice, mais je dois vous poser quelques questions.

Encore sonné, il hocha la tête doucement.

– Vous connaissiez la victime ?

– Non, capitaine. Je... Je ne l'ai même jamais croisée...

– Essayez de vous souvenir. Pendant une messe ou alors une confession ?

Le prêtre fixa quelques instants le funeste tableau.

– Je regrette, capitaine...

– À quelle heure avez-vous découvert le corps ?

– Ce matin. Il devait être six heures. Depuis que j'ai la charge de cette église, j'arrive habituellement aux aurores les jours de messe.

Il s'arrêta sur ces quelques mots.

Après un temps d'arrêt, il demanda dans un sanglot :

– Comment peut-on faire ça à un homme ?

Laura n'avait aucune réponse. Dix années qu'elle exerçait à la PJ de Lyon, qu'elle côtoyait l'immonde sous toutes ses formes. Du viol à l'assassinat. L'horreur et ses raisons s'apparentaient à un visage de laideur aux mille facettes.

– Hier soir, à quelle heure avez-vous quitté votre église ?

– Comme tous les jours, aux alentours de dix-neuf heures.

– Vous n'avez rien remarqué de particulier en refermant les portes ?

Le prêtre laissa passer quelques secondes, le regard accroché au sol marbré de l'édifice, la jambe droite

tremblante. Elle capta ces signes d'anxiété, annonciateurs d'un malaise.

– Mon père... Je dois tout entendre.

Le religieux prit une profonde respiration.

– Ma fille... En cette période de grand froid, je ne ferme pas mon église.

Laura fronça les sourcils. Cet élan de générosité freinait son enquête. N'importe qui eut pu entrer dans ce lieu sacré et commettre cet acte barbare, à l'abri des regards.

Le vieil homme tenta de se justifier :

– Avec cette neige, mon cœur m'a poussé à cette décision. Vous... Vous comprenez ?

Un silence lourd : entre reproches et amertume.

Laura ne partageait pas cette sensibilité. Elle ouvrit la bouche pour le faire savoir, mais se ravisa. Elle posa une main compatissante sur l'épaule du prêtre.

– Je vous remercie.

Elle laissa la police scientifique terminer son travail de recherche et rejoignit l'extérieur de l'église.

Sur le perron, elle constata que la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre à travers Lyon. Derrière le cordon de sécurité, des journalistes jouaient des coudes pour obtenir les premières images du meurtre, les premiers ressentis. Plus loin, des dizaines de badauds assouvissaient leur curiosité malsaine.

*Des charognards.*

Elle sortit son paquet de Marlboro Light et alluma une cigarette. Aussitôt, ses poumons brûlèrent de l'intérieur. Une caresse chaude, réconfortante.

– Capitaine Esposito ! Capitaine Esposito !

La voix provenait des marches. Un policier les gravissait au pas de course, affichant un large sourire : celui du devoir accompli.

– On a une identité !

## 2

**A**L'HEURE OÙ LES NUANCES dans le ciel restaient indécises, Milan terminait son jogging. Bonnet vissé sur le crâne, mains gantées, respiration haletante, à trente-trois ans il s'était fait un point d'honneur de garder une forme physique à toute épreuve. Lieutenant de police à la PJ de Dijon, il avait vu grand nombre de collègues s'empâter en raison de la malbouffe et du manque d'exercice. Et puis, il avait besoin de ces moments où il pouvait évacuer le stress engendré par son quotidien. Courir. Transpirer. Se débarrasser de l'horreur qui s'accrochait à sa peau telle une sangsue visqueuse. Même s'il tentait de se protéger et de maintenir une certaine distance, il avait encore du mal à apprivoiser la face sombre de son métier.

Larmes. Cris. Ténèbres.

Triangle équilatéral.

Son rythme cardiaque ralentissant, ses pensées se tournèrent vers ce jeune homme tout juste majeur retrouvé sans vie en début de semaine. Une balle logée dans la nuque. Un règlement de comptes entre deux cités voisines. Une banale histoire de drogue. Milan avait dû prévenir les parents.

Leur annoncer que le petit dernier ne rentrerait pas ce soir. Qu'il ne rentrerait plus. Que les dés étaient jetés ; la partie, terminée.



L'eau glissant le long de son corps, il sentit ses muscles se relâcher les uns après les autres. Il frictionna ses cheveux châains et ondulés et s'attarda quelques minutes sous la douche, profitant de la chaleur salvatrice.

Alors qu'un café coulait, il enfila son jeans noir et son pull en laine grise. Amateur de musique, Milan possédait une imposante discothèque de vinyles. La conclusion de plusieurs heures passées dans les brocantes à dénicher la perle rare. Le diamant caressa avec délicatesse la galette, qui émit les notes de basse dans l'appartement.

*Ça, c'est l'histoire de... Melody Nelson.*

Le lieutenant ouvrit la porte vitrée et s'installa sur sa terrasse pour déguster son arabica. Formant un L, celle-ci offrait une vue panoramique sur la capitale bourguignonne, capitonnée de blanc. S'il avait craqué pour ce trois-pièces, c'était pour ce privilège.

Un travail. Un appartement. Aucune femme.

Quelques aventures sans lendemain, aussi furtives que futiles. Rien de sérieux depuis Karine. Sa dernière véritable relation amoureuse.

Exclusive. Intense. Sans concession.

Milan ne voulait pas d'enfant. Karine, oui.

*Deux ans déjà...*

Aux dernières nouvelles, elle l'avait oublié dans les bras d'un médecin du côté de Marseille et passait des jours paisibles à élever sa fille.

La sonnerie du portable l'arracha à ce souvenir. De retour à l'intérieur, il jeta un rapide coup d'œil sur l'écran numérique.

Numéro inconnu. Un dimanche.

Il décrocha sans conviction.

– Milan, j'écoute.

Au bout du fil, les sanglots d'une femme.

– Mi... Milan... C'est toi ?

– Qui est à l'appareil ?

Le silence comme réponse.

Il se concentra. Cette voix...

Les yeux fermés, Milan plongea dans les abysses de sa mémoire pour lui donner un nom. Des images défilèrent comme dans un film en accéléré.

Il avait treize ans, peut-être quatorze. Une grande cour. Des odeurs de rose se diffusaient dans l'air. À ses côtés, son ami Sébastien et d'autres gamins. Ils frappaient dans un ballon. Des éclats de rire. L'été. Une chaleur étouffante. Plus loin, une femme bouquinait sur la terrasse, à l'ombre d'un peuplier. Son sourire portait avec grâce ses quarante printemps.

– Louise ?

Son interlocutrice réprima quelques spasmes et, dans un effort, lâcha ses mots.

Foudroyants. Étourdissants.

– Il est mort ! Sébastien est mort !

Tout se passa très vite. Ce furent d'abord ses jambes qui vacillèrent. Milan se rattrapa à une chaise pour ne pas s'écrouler comme un vulgaire château de cartes. Il tira sur

le col de son pull, en quête d'oxygène. Les murs de son appartement se resserraient sur lui, décidés à le broyer. Ses tympans bourdonnèrent et ramenèrent la musique à un indigeste brouhaha. Respiration haletante, sueurs dans le dos. Ses dernières forces l'abandonnèrent.

Alors, il bascula en arrière.

# 3

– HORS DE QUESTION !

La main puissante frappa le bureau tel un marteau. Des stylos volèrent, emportés par l'onde de choc. Le ton était ferme, hermétique à la moindre discussion. Daniel Levantal toisa son lieutenant, droit dans les yeux.

– Tu sais dans quelle merde on nage en ce moment. J'ai besoin de tous mes gars, sans exception !

La mine patibulaire, « Gueule cassée » – son surnom à la PJ – se trouvait dans un mauvais jour. Depuis la découverte du cadavre d'un adolescent, survenue en début de semaine, le commissaire redoutait des représailles entre banlieues rivales. Le traumatisme de 2005 et ses violences urbaines hantaient encore sa mémoire. Il ne souhaitait plus revivre un tel drame.

– Je veux savoir ce qui s'est passé !

Daniel se pencha en avant dans son fauteuil et joignit ses deux mains sous son menton.

– L'enquête est en cours.

– On parle de mon ami d'enfance.

– Tu connais la procédure. Tu étais trop proche de la victime.

Milan faisait la sourde oreille :

– Son corps a été retrouvé ce matin...

Il laissa filer quelques secondes pour préparer son effet.

– ... dans un sale état.

– Tu es flic, tu connais les règles.

Le commissaire se leva. Quelques pas lui suffirent pour atteindre la fenêtre. Il réajusta sa cravate et glissa ses mains massives dans ses poches.

– À mon niveau, je ne peux absolument rien faire.

Le lieutenant emprunta un air de défi :

– Tu imagines que je vais attendre les bras croisés ?

– La PJ de Lyon est suffisamment compétente pour mener l'enquête.

– Des conneries !

Daniel Levantal se retourna, surpris par le ton employé.

Un feu de révolte embrasait le corps de Milan. Il lui était impensable de rester là et de ne rien faire alors que son ami venait d'être assassiné. Sa décision était prise. Il sortit son badge frappé du drapeau tricolore et le glissa sur le bureau.

Un geste lourd de sens.

Sans un mot, Daniel regagna sa place et planta ses coudes dans le bois.

– Du chantage ? Ce petit jeu ne fonctionne pas avec moi.

– Je ne joue pas.

Le supérieur esquissa un sourire embarrassé devant la manœuvre. Dans les pupilles de son lieutenant, il sonda une ténacité sans limites.

- Tu es prêt à tout foutre en l’air pour un ami d’enfance ?
- Sébastien et moi avons grandi ensemble. Aujourd’hui, j’ai perdu un frère.

Le lieutenant porta son attention sur une photo posée sur le bureau. Une femme souriante, une fille dans ses bras. La famille du commissaire. Son havre de paix, sa boussole. Elle lui permettait d’encaisser les pires actes et atrocités que son travail lui réservait.

Sa base. Son équilibre.

Son talon d’Achille.

– Si quelqu’un en venait à s’en prendre à ce que tu as de plus cher, toutes les procédures voleraient en éclats, continua Milan.

– Ne t’aventure pas sur ce terrain...

– Pourquoi ? Ta réaction serait similaire à la mienne.

« Gueule cassée » sentit ses poils se dresser à l’idée qu’on puisse toucher à sa femme ou à sa fille. Milan visait juste. Cette perspective ferait de lui un être assoiffé de vengeance.

*Œil pour œil, dent pour dent.*

La loi du talion.

Dans un soupir, il s’enfonça dans sa chaise et s’autorisa quelques secondes de réflexion. Il attrapa le badge et le fit tourner dans ses mains :

- Je continue à croire que c’est une connerie.
- J’ai besoin de savoir.
- Dix jours.

Un discret sourire étira les lèvres du lieutenant. Alors qu’il voulait récupérer son bien, son supérieur le tint avec fermeté.

– Joue pas au plus malin ! Dans dix jours, je te veux dans ce bureau. Enquête bouclée ou pas.

– Tu as ma parole.

– Content de l’entendre. Je vais prévenir les collègues de Lyon, histoire qu’on t’accueille dans de bonnes conditions.

Le lieutenant se leva pour rejoindre la sortie. « Gueule cassée » le suivit des yeux.

– Milan !

Ce dernier se retourna pour écouter les dernières recommandations.

– Fais attention à toi.

La porte du bureau se referma.

Seul, Daniel Levantal observa la photo. Il avait fait le mauvais choix. Il le sentait au plus profond de son âme. Il aurait dû avertir Milan de ne pas tout donner dans cette enquête, de ne pas franchir les limites de la raison.

Les mots lui manquaient.

## 4

**D**E FORME RECTANGULAIRE, sans ouverture, murs et sols carrelés de blanc, la salle d'autopsie témoignait une propreté irréprochable. La partie droite se composait d'un évier à deux cuves alors qu'à l'opposé plusieurs placards mangeaient l'espace. Au centre trônait une table en inox où reposait le cadavre de Sébastien Martel.

Lunettes sur le nez, François Brunel se gratta le haut du crâne, esquissant une petite moue. La lumière blafarde des lampes restituait l'horreur dans ses moindres détails.

– Quelle boucherie !

Comprenant sa maladresse, il porta un regard confus en direction du lieutenant Milan Dacourt.

– Veuillez m'excuser...

Ce dernier ne prit pas la peine de répondre. Arrivé un peu plus tôt à Lyon, il tentait de chasser la nervosité éprouvée à se tenir dans cette pièce, où la forte odeur d'ammoniaque piquait ses bronches. Voir un cadavre n'était pas le genre de pratique qu'il affectionnait, encore moins quand celui-ci était son ami d'enfance. Passage obligé pour mener à bien une enquête ; il n'avait d'autre choix que de se faire violence. Il connaissait le protocole.

- Vous pouvez commencer, lança-t-il.
- Pas tout de suite. J’attends la capitaine Esposito.
- La capitaine ?

Le légiste releva la tête en direction d’une horloge.

– Oui. Laura Esposito. Si la ponctualité n’est pas son fort, elle reste une personne formidable et une grande professionnelle.

Il plaça sa table de travail à proximité du corps et sortit d’une boîte une batterie d’instruments.

Scalpels, ciseaux, maillet et couteaux.

Le visage du lieutenant devint livide.

- Vous n’êtes pas obligé d’assister à l’autopsie.
- Pardon ?
- Vos liens avec la victime... Je ne voudrais pas que la dernière image que vous garderez de votre ami se réduise à... un morceau de viande...

Les mots du légiste restèrent en suspens.

D’ici peu, le corps de Sébastien deviendrait un « simple » sujet. On allait l’ouvrir, fouiller ses entrailles, à la recherche du moindre indice.

Le lieutenant pourrait-il supporter un tel acte ?

Cette interrogation s’évanouit dans un fracas. Laura poussa la porte de la salle 2 et fit son entrée. Elle avait couru pour rattraper son retard.

- Alors, Laura, tu t’es encore perdue ?

Le ton du légiste se voulait sans reproche, juste complice.

- Excuse-moi ; en ce moment, c’est n’importe quoi !

– Laisse-moi deviner. Ton mari ?

– Ex-mari ! répliqua-t-elle du tac au tac.

Elle ôta son écharpe, puis reprit :

– Il se saisit de la première occasion pour me rendre la vie infernale !

– Qu'est-ce qu'il te reproche, cette fois ?

– Toujours la même histoire. Je suis une mauvaise mère, incapable d'élever mon fils. Il ne veut pas comprendre que mon métier ne connaît pas d'horaire fixe ! Une tête de mule !

Le légiste prit cette remarque avec humour.

Milan profita de cet instant pour pousser un toussotement. Une attitude qui tenait plus à de la gêne qu'à un véritable mal de gorge.

– Laura, je te présente le lieutenant Dacourt.

La capitaine examina de la tête aux pieds l'homme qui lui tendait la main pour la saluer.

– Je vois, vous êtes le Bourguignon. Mon supérieur m'a avertie de votre arrivée.

– Milan. Vous pouvez m'appeler Milan.

– Capitaine Esposito, attaqua-t-elle. Que les choses soient claires : je dirige cette enquête. Je vous tolère parce que je n'ai pas d'autre choix. Nous sommes d'accord ?

La question n'appelait aucune réponse.

Épaules carrées, cheveux bruns coiffés en queue de cheval, pointes ondulées, teint légèrement mat et veste en cuir rouge. Et, à l'évidence, un caractère bien trempé. Voilà comment Milan aurait décrit cette femme pour les besoins d'une enquête.

Les présentations terminées, Laura jeta un coup d'œil au légiste pour lui faire comprendre qu'il pouvait se mettre au

travail. Il enfila ses gants en latex avant de saisir une lame fine et tranchante. De leur côté, les deux policiers passèrent sous leur nez une pommade parfumée à la menthe fraîche. Une protection efficace contre l'air qui deviendrait sous peu irrespirable.

Dictaphone enclenché, François Brunel se pencha au-dessus du corps.

Sébastien allait livrer ses derniers secrets.



Le légiste ne laissait rien au hasard. Avec une précision d'orfèvre, il palpait le cadavre, l'auscultait, prélevait les organes, les pesait. Chacune de ses constatations était dictée à voix haute à son enregistreur.

Le ton était monocorde. L'émotion, absente.

À plusieurs reprises, Milan dut fermer les yeux devant le spectacle qui se jouait dans cette salle. Même dépassé par les termes médicaux, il comprenait que son ami avait rendu l'âme dans d'atroces souffrances.

Laura se forçait à ne pas détourner le regard pour imprimer l'horreur dans ses moindres détails.

Le travail dura plus d'une heure.

Le légiste releva la tête :

– Asphyxie.

Le verdict résonna un instant.

Il retira ses gants et les jeta dans une poubelle. Puis il retrouva l'évier, fit couler de l'eau et poursuivit :

– Les poumons ont été transpercés de part en part.

Le regard de Laura parcourut la silhouette. Le dos exposé laissait apparaître deux immenses trous béants au niveau des reins.

– L’arme du crime ? demanda-t-elle.

– Une longue lame à double tranchant.

Le légiste referma le robinet et se plaça à la hauteur des deux policiers.

– Les incisions sont propres et nettes. Elles ont une profondeur de blessure de douze centimètres.

– Un couteau de boucher ?

– C’est une possibilité. Une chose est sûre, l’assassin n’a jamais tremblé au moment de l’acte, précisa-t-il.

Milan sentit une boule dans son ventre. Ces derniers mots apportaient un nouvel éclairage à l’enquête. Le meurtre était prémédité.

La capitaine ferma les paupières et dessina le tableau macabre. Le corps allongé, les entailles sur le dos, la tache pourpre léchant le marbre. Les cierges, lueurs frémissantes.

– Tu as d’autres éléments ?

François Brunel laissa traîner un silence.

– Votre homme ne s’est pas contenté de percer les poumons de la victime. Il lui a aussi coupé la langue. Acte post-mortem.

Deux visages empreints de dégoût se tournèrent dans sa direction. L’escalade du pire : l’assassin avait ponctué sa folie d’un geste outrageux, délirant.

François devança leurs pensées.

– J’ai pratiqué beaucoup trop d’autopsies pour ne pas reconnaître ce genre de type. Vous avez affaire à un véritable prédateur.

– La langue, c’est le sort qu’on réserve à ceux qui parlent trop, fit Milan d’une voix amère.

Le légiste abonda dans son sens d’un mouvement de tête.

– Reste à donner une raison à tout ce sang. Et ça, c’est votre domaine. En fin d’après-midi, au plus tard, vous recevrez mon rapport, promit le médecin.

Fidèle à sa réputation, François Brunel faisait preuve d’une redoutable efficacité.

Laura entoura son cou de son écharpe, le remercia et se pressa vers la sortie. Le lieutenant la talonnait. Avant de refermer la porte, il jeta un dernier regard sur la table d’autopsie.

Plus déterminé que jamais.

## 5

**D**URANT LE TRAJET, Laura relata les circonstances qui avaient permis de découvrir l'identité de Sébastien. On avait retrouvé sa voiture garée dans un parking, à quelques pas de l'église. À l'intérieur se trouvaient son portefeuille et plusieurs billets de banque entassés dans un sac en plastique.

L'inventaire des indices s'arrêtait là.

D'une oreille, Milan écoutait en laissant errer son regard sur le quartier où, chaque été, adolescent, il avait pour habitude de passer deux semaines de vacances. Un endroit toujours fidèle à ses souvenirs, comme à l'épreuve du temps. Disposées en enfilade, toutes les maisons possédaient une cour. Des petites parcelles de paradis pour les enfants qui vivaient en ces lieux. Le lieutenant se revoyait, vingt ans plus tôt, fouler ces pelouses avec son ami Sébastien. Ils étaient toute une bande à jouer au football. Sébastien et ses passes flamboyantes. Milan et son sens du placement.

La voiture banalisée emprunta une ruelle. Il ne put retenir un mince sourire à la vue de ce père aidant ses deux fils à former un bonhomme de neige.

– C'est là.

Il indiqua du doigt la résidence de Louise, la mère de Sébastien. C'est elle qui l'avait prévenu ce matin même.

Laura se gara et coupa le moteur.

Sans un mot, ils sortirent de l'habitacle. Le portillon ouvrait sur un chemin menant à une maison encerclée d'un bout de terre fatigué.

Trois coups à la porte et, quelques secondes plus tard, une vieille femme aux yeux gonflés par les larmes se présenta à eux. Les cheveux grisonnants, le dos légèrement voûté, elle témoignait le malheur qui écrasait ses épaules.

– Mi... Milan.

– Louise... Je suis venu avec la capitaine Laura Esposito. Nous avons quelques questions à te poser.

Elle les invita à entrer d'un geste de la main.



Assise dans son fauteuil, la mère endeuillée fixait continuellement sa tasse de thé encore chaude. Milan et Laura occupaient un canapé face à elle. Une table basse les tenait à une distance de quelques mètres, tandis qu'à l'angle du séjour, un feu de cheminée crépitait et apportait un peu de chaleur et de réconfort.

– Je suis sincèrement désolé pour Sébastien, commença le lieutenant.

Louise ferma les yeux et sentit une vague de douleur saisir sa gorge. Elle essaya de la contenir.

– Tout ça, c'est ma faute.

– Ce qui est arrivé, personne ne pouvait le prévoir.

La vieille femme releva la tête et planta son regard dans celui du jeune homme. Ses pupilles se chargeaient d'un feu de détresse.

– Hier soir, Sébastien est passé à la maison. Il avait fait le voyage depuis Lille en voiture.

Elle marqua un temps.

– Il était nerveux... Il avait besoin d'argent, de beaucoup d'argent.

Laura songea aux billets de banque retrouvés plus tôt.

– Il vous a dit combien ?

– Cinq mille euros. Une forte somme. Avec ma retraite, j'arrive à peine à joindre les deux bouts. Je n'ai rien pu lui donner...

Dans un sanglot, elle sortit son mouchoir et essuya les perles de larmes qui roulaient sur ses joues.

– Il vous a expliqué ce qu'il comptait faire de cet argent ?

– Il a refusé de me répondre. Je connais mon fils. Il était terrifié. Comme s'il cherchait à échapper à quelque chose, confia-t-elle.

Milan et Laura se regardèrent un court instant. Ils tenaient là le début d'une piste.

– Tu as une idée de ce qui aurait pu l'inquiéter ? Peut-être que Sébastien t'a parlé de ses problèmes au cours d'une conversation ? demanda le lieutenant.

– Depuis deux ans, il habitait à Lille. Hier soir, c'était la première fois que je le revoyais...

La vieille femme marqua une légère pause, réalisant :

– La dernière aussi... Il vivait avec cette Christina !

À l'intonation, Milan saisit l'arrière-pensée.

– Tu ne t'entendais pas avec elle.

Louise soupira et puisa au fond d'elle des forces insoupçonnées pour ne pas craquer.

– Elle ne m’a jamais inspiré confiance. Elle cherchait à s’emparer de mon fils, lâcha-t-elle dans un souffle. Les rares fois où Sébastien me téléphonait, nos conversations se terminaient en disputes. Il vivait et j’avais du mal à l’accepter. Il restait encore accroché à ses rêves de devenir réalisateur.

– Et Christina ?

– Elle faisait tout pour l’encourager. Il fallait se rendre à l’évidence, cette voie ne menait nulle part, ponctua-t-elle avec un geste de dépit.

– Vous passiez pour la mère incapable de comprendre son fils, devina la capitaine.

– C’est tout à fait ça.

Le silence reprit ses droits. Chacun éprouvait le besoin de digérer ces premières informations.

Louise but une gorgée de thé avant de continuer :

– Hier soir, j’ai essayé de retenir Sébastien. Il ne voulait rien entendre. Il me disait de ne pas m’inquiéter, que tout allait rentrer dans l’ordre. Qu’il était désolé de ne pas avoir ouvert les yeux plus tôt. Il affirmait s’être trompé. C’est lui qui m’a demandé de t’appeler s’il lui arrivait quelque chose...

Milan fit un discret mouvement de la tête, d’un air entendu.

– Madame Martel, à quelle heure votre fils a-t-il quitté les lieux hier soir ? la questionna Laura.

– Il devait être un peu plus de dix-neuf heures.

La capitaine enregistra cette indication. Entre l’heure du départ de Sébastien et celle du meurtre, il s’était écoulé deux heures. Que s’était-il passé durant ce laps de temps ? Et ces billets, d’où provenaient-ils ?

La sonnerie de son portable la tira de ses réflexions.

– Excusez-moi...

Elle se leva et s'éclipsa de la maison pour accepter la communication. La vieille femme attendit que la porte d'entrée soit refermée.

– Et toi, comment vas-tu depuis tout ce temps ?

– Ça va, Louise. Je te remercie, répondit Milan.

– Je tenais à m'excuser pour tes parents. Quand j'ai appris leur mort, j'aurais dû me montrer plus présente pour te soutenir dans cette épreuve.

– Ce n'est pas le moment de t'en inquiéter.

– Tes parents étaient des amis proches.

– Louise, n'en parlons plus.

Voilà trois ans que le lieutenant avait perdu ses parents dans un accident de voiture.

Un soir. La pluie. Une chaussée glissante.

Le lendemain, la carcasse fut découverte par un groupe de chasseurs. Ce jour-là, Milan s'était retrouvé seul. Si la tristesse l'avait ébranlé, pour autant il n'avait jamais versé la moindre larme.

Une réaction qu'il ne s'expliquait toujours pas.

Quittant les lieux, il promit à la mère éplorée de lever le voile sur les circonstances de la mort de Sébastien. Puis, il la laissa afin qu'elle retrouve le calme et le repos nécessaires pour entamer son deuil.

